

La Part scolaire de l'écrivain. Apprendre à écrire au XIX^e siècle. Sous la direction de MARTINE JEY et EMMANUELLE KAËS. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2020. Un vol. de 432 p.

Ce volume collectif est issu du projet « L'écrivain, l'institution scolaire et la littérature », coordonné par Martine Jey à l'OBVIL (Sorbonne Université). L'ouvrage examine comment l'École du XIX^e siècle configure l'écriture littéraire. Il comprend 432 pages, dont un résumé des articles et un index nominal. Il est divisé en deux parties. La première est consacrée aux cadres communs de l'apprentissage de l'écriture. La seconde, à l'apport de l'École dans la formation d'écrivains singuliers (Sainte-Beuve, Malot, Suarès, Gide, Noël et Pagnol).

La première partie est la plus longue et, assurément, la plus ambitieuse. Une première section, co-rédigée par Marie Humeau et Martine Jey, propose une étude des sujets de baccalauréat. On y voit que la préparation au baccalauréat suppose autant la modélisation de pratiques que de valeurs : valeurs morales, chrétiennes voire républicaines. Dans cette conception humaniste de l'écrit, le jeune bachelier forme son « *ethos* du futur adulte » (p. 70) en apprenant à « se mettre à la place de » (p. 82) : des grands hommes ou des grands écrivains, dont il imite le style et l'esprit. Il faut souligner la cohérence et la précision de cette première section, qui mobilise le potentiel d'un corpus numérique constitué pour le projet.

La deuxième section propose un regroupement thématique autour du portrait et de la satire tels qu'ils apparaissent à l'École. Grâce à des ressources variées (manuels scolaires et traités de rhétorique, mais aussi un corpus scolaire direct composé, notamment, d'exercices accomplis par des élèves), la séquence parvient à couvrir près de cent cinquante ans d'histoire scolaire, du primaire au secondaire. On y voit notamment qu'en dépit d'une tradition rhétorique stable, le portrait suit les exigences des âges où il est pratiqué : de l'apprentissage de l'expression en primaire, montre Anne-Marie Chartier, à celle des grands auteurs dans le secondaire. La satire, quant à elle, est un objet scolaire plus problématique, puisque, comme le rappellent Romain Benini et Pauline Bruley, elle montre les vices que l'École cherche à prévenir. Sa réhabilitation à la fin du siècle se fait au nom de la valorisation par l'École républicaine de « l'esprit national ». Cette étude d'ensemble est complétée par l'article d'Emmanuelle Kaës sur Proust, où la métaphore de la « part scolaire » prend toute sa dimension, puisqu'on y voit Proust en continuité avec les savoirs scolaires, mais aussi en rupture, l'autre part de ses connaissances étant à chercher du côté de la critique littéraire contemporaine.

Une dernière section, plus hétérogène, regroupe des réflexions stylistiques. On y retrouve la rigueur de l'information et la précision de l'analyse au service d'études sur le statut ambivalent de la phrase à l'école, sur la redéfinition du cliché chez Gourmont ou sur les origines scolaires de l'aphorisme chez Gide.

Ces deux derniers articles forment une transition vers le questionnement sur « l'entrée en littérature » que consacre la seconde partie de l'ouvrage, également divisée en trois sections. Deux articles sur Sainte-Beuve ouvrent la première, consacrée aux modèles antiques. On saluera la densité remarquable de l'information et la qualité du diptyque ainsi composé par Romain Jalabert, puisqu'il permet de rendre compte à la fois de l'évolution d'un auteur et d'une période : Sainte-Beuve, écrivain modelé par les humanités classiques, qui, au gré de ses amitiés et de ses choix politiques, marque son adhésion au programme de modernisation de Fortoul. Le parcours de Sainte-Beuve contraste ainsi avec celui d'Hector Malot, écrivain à succès, mais élève médiocre. La deuxième section suit plus précisément Suarès et Gide et montre à quel point l'École publique, dans certaines sphères sociales, est concurrencée par le préceptorat. S'il en résulte des parcours

scolaires différents (Suarès est bien meilleur élève que Gide), à la fin, une même conscience de la singularité s'impose : Gide se représente en autodidacte, tandis que Suarès, sitôt agrégé, se « compte au nombre des moutons » (p. 359). Les deux dernières études, qui portent sur Marie Noël et Marcel Pagnol, complètent le tableau de ces trajectoires singulières par un questionnement bienvenu sur le genre et la géographie de l'écriture. Il apparaît ainsi que si Pagnol et Noël sont, davantage que Gide par exemple, dans la continuité des apprentissages scolaires, cela tient à une marginalité première qui leur fait trouver dans l'École un lieu de « promotion sociale » (p. 393).

À l'issue de la lecture, *La Part scolaire de l'écrivain* se révèle donc un ouvrage exigeant, d'une grande qualité d'information et qui ouvre des pistes fructueuses pour renouveler l'histoire littéraire par des questions plus proprement poétiques. Certes, à la fin du volume, la métaphore de la « part scolaire » n'est pas vraiment élucidée (aucune référence n'est faite à Rancière, par exemple, qui a popularisé cette image du partage). Elle apparaît, de plus, comme l'exclusive des articles monographiques, tandis que les études panoramiques sont centrées sur l'apprentissage de l'écrire, sans interrogation du lien à l'écriture littéraire. Mais dans l'attente d'une étude théorique qui parvienne à articuler ces problèmes complexes, le volume permet, à partir d'études empiriques, de poser des jalons nécessaires et de faire comprendre que l'École détermine des pratiques autant qu'elle reflète ce qui se constitue hors d'elle. Par la variété des sujets traités, par la richesse des sources mobilisées, par l'ampleur de la couverture chronologique et par la qualité tout à fait remarquable de la coordination, cet ouvrage devrait donc s'imposer rapidement comme un relais nécessaire pour penser le lien entre écriture et École au XIX^e siècle.

JÉRÉMY NAÏM